

JOURNAL ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS
Paris.....	10 fr.	6 fr.
Départements.....	10 —	6 —
Etranger.....	15 —	8 —

Les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois

DIRECTEUR

E. BELLOT

PRÉSIDENT DU BON BOCK, 37, RUE SAINT-MARC

A qui on devra adresser tout ce qui concerne la rédaction et la correspondance.

ANNONCES ET RÉCLAMES

BUREAUX DE VENTE

Paris — 22, rue Saint-Augustin, 22 — Paris



JOURNAL ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS
Paris.....	10 fr.	6 fr.
Départements.....	10 —	6 —
Etranger.....	15 —	8 —

Les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois

DIRECTEUR

E. BELLOT

PRÉSIDENT DU BON BOCK, 37, RUE SAINT-MARC

A qui on devra adresser tout ce qui concerne la rédaction et la correspondance.

ANNONCES ET RÉCLAMES

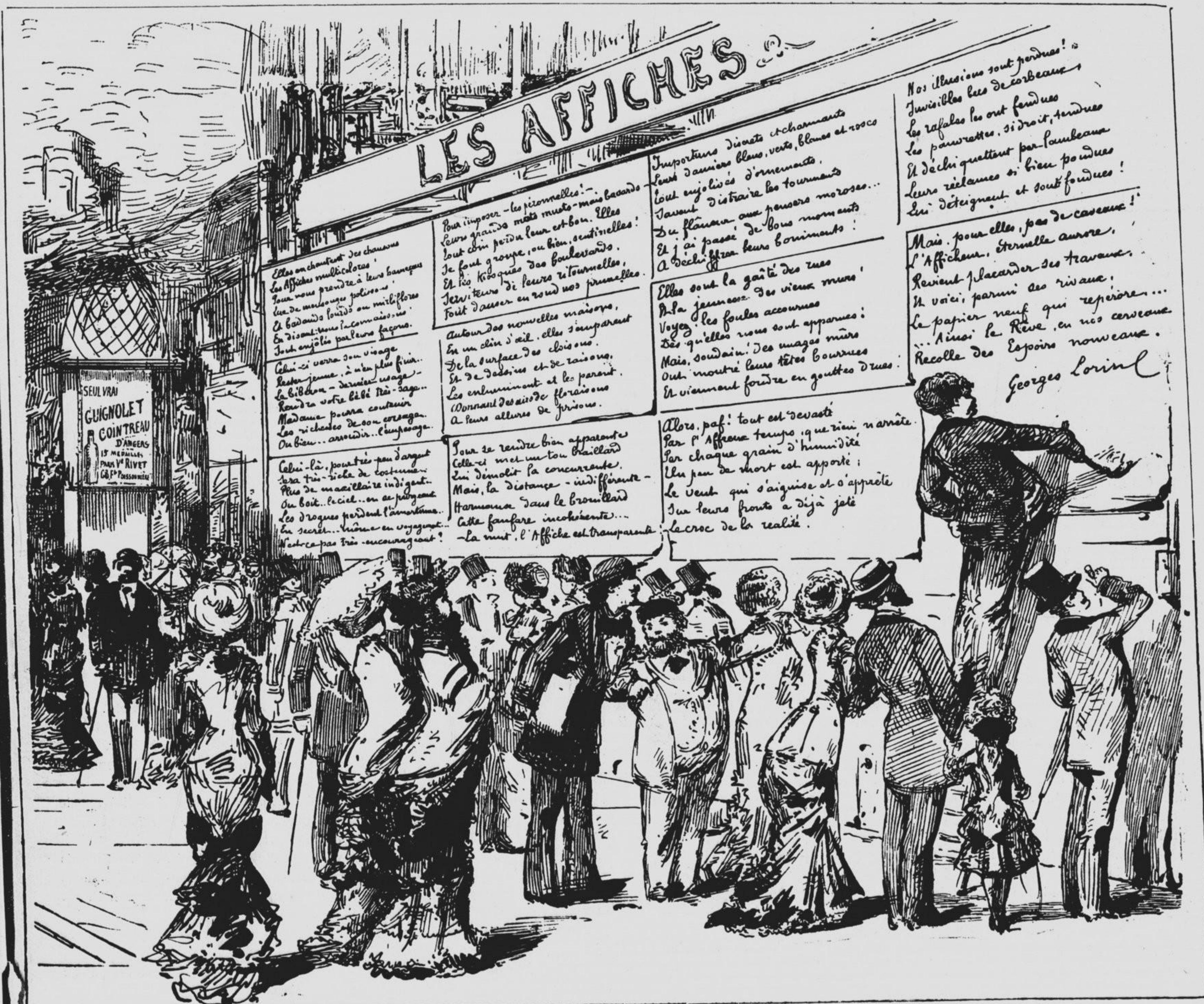
BUREAUX DE VENTE

Paris — 22, rue Saint-Augustin, 22 — Paris

LE BON BOCK

ÉCHO DES BRASSERIES FRANÇAISES

PARIS ROSE



Nos illusions sont perdues !
 Invisibles les de corbeaux,
 Les rafales les ont fendues
 Les pauvrettes, si droites, tendues
 Et déchi qu'elles par l'ouragan
 Leurs réclames si bien pendues
 Les déteignent et sont fendues !

Mais, pour elles, pas de casseuse !
 L'afficheur, étouffé au vent,
 Revient placer ses travaux,
 Il voit, parmi des rivaux,
 Le papier neuf qui respire...
 ...Ainsi le Rêve, en nos cerveaux
 Recolle des espoirs nouveaux.
 Georges Lorin

Importeurs directs et charmants
 Les d'assurances bleues, vertes, blanches et roses
 Tout enjolivés d'ornements,
 Tendent à distraire les tourments
 Du flâneur aux pensées moroses...
 Et j'ai passé de bons moments
 A déchiffrer leurs livrets.

Elles sont la gaité des rues
 De la jeunesse, des vieux murs
 Voyez les foules accourues
 Des qu'elles nous sont apparues !
 Mais, soudain, des images mûres
 Ont montré leurs têtes courbées
 Et viennent frôler en gouttes d'eau.

Alors, paf ! tout est dévasté
 Par l'afficheur, temps que rien n'arrête
 Par chaque grain d'humidité
 Un pan de mort est apporté :
 Le vent qui s'aggrave et s'apprête
 Sur leurs fronts a déjà jeté
 L'écrou de la réalité.

Pour imposer - les pécunielles ! -
 Leurs grands mots muets - mais lacs -
 Tout est en peine leur est bon. Elles
 Je font grouper, ou bien, scintillantes !
 Et les kiosques des boulevards,
 J'en tiens de leurs vitrines,
 Font d'assurances en sous nos pécunielles.

Autour des nouvelles maisons,
 En un clin d'œil, elles s'emparent
 De la surface des cloisons,
 Et de dedans et de dehors,
 Les enluminent et les parent.
 Donnant des airs de floraison
 A leurs allures de prison.

Pour se rendre bien apparentes
 Elles se mettent à brailleur
 Lui démolit la concurrence,
 Mais, la distance - indifférente -
 Harmonise dans le brouillard
 Cette fanfare incohérente...
 La nuit, l'affiche est transparente.

Elles ont chanté des chansons
 Les Affiches multicolores
 Pour nous rendre à leur banquet
 Les de moulures polissées
 Et badigeonnées de mille fleurs
 Et de diamants incrustés, us
 J'en ai vu les parleurs fagots.

Celui-ci, pour un peu d'argent
 Sera très riche de costumes
 Plus de macabre indigent
 Ou bien, le ciel... en se jouant
 Les diables perdent l'amertume
 En secret... même en voyageant
 N'est-ce pas très encourageant ?

(Extrait du 3^e Album du Bon-Bock)

Recueil d'autographes, de croquis et de musique.

LES AFFICHES

Croquis et poésie de Georges LORIN

CHRONIQUE

UN POINT NOIR

Voici venir le moment où Paris va changer de monde comme celui-ci change de paletot parce que ce n'est plus la mode. En quoi je me consolerais à la rigueur de l'émigration, si ceux qui viennent, à leur tour, piétiner le bitume des boulevards étaient exclusivement, ou à peu près, nos braves provinciaux allant voir un instant la Grand'Ville pour se mettre du cœur au ventre, comme on dit, avant de donner le rude coup de collier exigé pour la rentrée des récoltes.

Mais voilà ; c'est une nuée d'Anglais et d'Allemands qui s'apprête déjà à s'abattre sur notre Paris, comme des sauterelles sur un champ de blé ; et il faut avouer que nous perdons singulièrement au change, nous autres, à qui la destinée ne permet pas de déplacements bien notables ou de villégiatures de bien longue durée.

Ainsi, c'en est fait, quand le soir, nous irons prendre le frais avant de nous livrer au repos réparateur, nous ne devons plus croiser que des têtes carrées à la manière des dés à jouer, ou effilées dans le sens des lames de couteau, au lieu de la bonne figure en l'air de nos boulevardiers et du minois traîtreusement chiffonné de nos élégantes et... de nos chères demoiselles, vous savez, la terreur des ménages résultant d'un mariage de raison (mariage ainsi nommé, probablement parce que le monsieur a fait là une vilaine chose et les parents de la petite une sottise corsée).

A propos des anges de restaurants à la mode, je ne sais pas si on vous l'a dit comme à moi, mais les mignonnes créatures, qui l'hiver enguirlandent la nuit des parisiens célibataires ou en rupture de communauté légale, sont dans de très mauvaises affaires. L'Hôtel des Ventes et... « Ma tante », ces hydres des malheureux à qui dame Fortune a donné un coup de pied au derrière au lieu d'un sourire bienveillant, n'ont plus assez d'échos pour répéter les cris de détresse de ces pauvres bichettes éplorées.

Chez ces dames aussi, à ce qu'il paraît, les affaires sont dans un marasme inénarrable, terrifiant ; et telle, qui a vendu, suivant l'usage « antique et solennel » (!) ses quatre meubles (dont deux en plaqué) pour aller courre la pièce de vingt francs sur les plages en vogue ou dans les villes d'eaux fréquentées, a toutes les peines du monde à revenir de son expédition en 3^e classe, après avoir fait buisson creux, bien entendu.

A quoi diable attribuer une guigne de cette taille ? Notre Jeune France composée (je vous dis ça à l'oreille au cas où vous ne le sauriez pas) de vieux gogos qui n'ont plus que le souffle et d'imbéciles un peu moins vieux, mais qui ont une éponge à la place de la cervelle, notre jeune France, dis-je, aurait-elle brisé avec ses traditions de chevalerie ? Ce serait là un cas grave, car j'estime qu'il est préférable de tous points de sacrifier à turlurette, dans de sages limites

s'entend, que de thésauriser à outrance ; l'homme s'en trouve mieux....., et les demoiselles aussi, allez-vous me répliquer, tas de gros malins que vous êtes.

Eh bien, est-ce qu'il ne faut pas que tout le monde vive, voyons ? Oubliez-vous, par hasard, le beau, classique et célèbre distique :

Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Eh bien, alors, puisque le bon Dieu pense aux petits pierrots, pourquoi ne s'occuperait-il pas un peu des petites cocottes ? Voyons, soyez justes. Et quel mal y a-t-il que dans cette intention paternelle il ait délégué un certain nombre de crétins qui ne demandent qu'à se faire arracher les plumes tout vif ?

Si maintenant les messieurs en question se récusent, je dis que c'est un symptôme grave ; d'autant plus grave que la force du raisonnement sera certainement impuissante à changer le piteux état actuel des choses et, comme ce n'est pas par le raisonnement que brillent les pauvrettes (ce dont je ne les blâme pas, bien loin de là), il n'est pas facile de prévoir à quelles extrémités la dèche, mauvaise conseillère, peut les faire se porter.

Tenez, si elles aussi, nous faisaient une farce de tailleur, si elles se mettaient en grève, et que, même pour de l'argent, au cours actuel des transactions, elles vous clamassent : « non ! » avec des yeux et une voix féroces ; qui est-ce qui serait attrapé ?...

Je laisse aux malins le soin de répondre.

Quoi qu'il en soit, vous le voyez, il est urgent de trouver une solution honorable pour les deux parties, comme on dit au Parlement anglais depuis qu'on y traite de la frontière afghane.

JULES MONTASSIER.

Notre honorable collaborateur A. Fourès, nous communique un sonnet inédit de notre regretté Auguste Creissels, dont nous offrons la primeur à nos lecteurs :

LES FRAISES
(INÉDIT)

Sous un chapeau frais et coquet
En brins d'osier qu'un ruban lie,
Elle semble encore plus folle
La brunette au gentil caquet.

Tel qu'un page sur son toquet
Posait le lys d'argent qui pille,
Jeanne a mis, charmante jolte,
Des fraises rouges en bouquet.

Voyez pourtant quelle impudence !
Un papillon vole en cadence
Sur les lèvres et sur le fruit.

Si quelque enjôleur, Claude ou Blaise,
Confondait ainsi bouche et fraise,
Le diable en rirait, jour et nuit.

AUGUSTE CREISSELS.

Clients, Patrons, Garçons de Cafés
ET DE RESTAURANTS

TYPE DE CLIENT

Celui-là a la tête en forme de pain de sucre ; les yeux, le nez, la bouche, sont à ce point rapprochés, qu'à première vue on croirait voir la gueule d'un boule-dogue. Quelques poils roux, par ci, par là, donnent à cette physionomie un aspect tout-à-fait désagréable. Tout cela compliqué d'un teint olivâtre et de rares cheveux plats retombant sur la nuque, suffit pour renseigner sur le caractère de ce personnage.

Le corps est chétif et la voix est sifflante.

Je prends place à la table voisine ; le garçon me sert mon café et je perçois, sans bien grande attention, le dialogue suivant :

— Henri, ce monsieur bossu qui vient d'entrer : Vous devez ne connaître que ça ?...

— Il y a six mois que je suis ici et je ne pourrai vous renseigner ?

— N'est-il pas employé dans une maison de banque ?... dans un ministère ?...

— Je ne saurais vous répondre : ce monsieur ne parle à personne ; comme je connais ses habitudes, je le sers et tout est dit.

— Oui, c'est possible ; il a l'air sournois ; il est compassé et absolument ridicule ; je ne parle pas de son infirmité, bien entendu, son teint pâle et ses lèvres pincées dénotent un caractère égoïste, méchant. Qu'en pensez-vous ?...

— Ma foi, monsieur, je ne m'en suis jamais préoccupé ?

— Mais alors, que faites-vous ici ?

— Je sers les clients sans m'inquiéter de leurs faits et gestes.

— Jamais il ne vous a dit un mot ?

— Non, monsieur, en dehors du service.

— Il ne vous a pas dit, par exemple qu'il était d'une famille habitant Auxerre, que la fortune a trahie et dont le père vit de la charité publique ?

— Non, monsieur.

— Même que son oncle était curé ; ce n'est pourtant pas déshonorant.

— Jamais un mot à ce sujet.

— Cependant, en l'examinant bien, on reconnaît aisément qu'il doit avoir beaucoup de soucis : Vous ne lui avez jamais connu de maîtresse !

— Je l'ai vu toujours seul.

— C'est drôle !... Henri, vous n'avez pas la bosse de la pénétration ; cela vous est indifférent ; vous ne cherchez pas à vous instruire sur la situation des clients que vous servez. Ce serait pourtant bien agréable pour un client comme moi ; et, sans faire de potins, d'obtenir des renseignements sur les diverses personnes qui fréquentent votre établissement. Mais

FANTOCHES D'OPÉRA

LA BASSE

Certain jour, je fus appelé chez le célèbre agent théâtral P..... Je le trouvai dans son cabinet, assis devant son bureau, les coudes sur la table, la tête dans ses deux mains, l'attention et les yeux fixés sur une dépêche ouverte devant lui.

Archimède n'était certainement pas plus absorbé l'orsque le soldat de Marcellus lui plongea son bancal dans le corps pour lui voler quelques compas.

Je lui frappai doucement sur l'épaule ; il sortit de sa profonde préoccupation :

— Savez-vous deviner les rébus ? me dit-il.

— J'en ignore, répondis-je ; je n'ai jamais essayé.

— Voyez, fit-il ; et il me tendit la dépêche. Je la pris et je lus ceci :

« Paris de M..... »

« Votre clarinette était une basse, ma basse est une » clarinette. Tout est pour le mieux.

» C... »

Moi, qui n'ai pas la pénétration du subtil Œdipe, je restai coi.

Le mot de cette télégraphique charade m'échappait ; heureusement que l'agent P..... n'est pas le sphynx de Thèbes, sans cela j'eusse infailliblement été dévoré par lui.

Disons tout de suite ce qui s'était passé :

Le directeur du théâtre de M..... voulant se procurer un clarinettiste afin de compléter son orchestre, écrivit à l'agent P..... lequel s'empressa d'envoyer l'instrumentiste demandé.

A peine arrivé à destination, ce dernier se rendit au théâtre pour répéter ; il n'y trouva que son futur directeur, lequel lui dit d'un air déconfit :

— La répétition ne peut avoir lieu. Je devais inaugurer demain la saison théâtrale avec *Faust* ; mais ma basse est malade. Je suis désolé.

— N'est-ce que cela ? dit la clarinette. Je puis chanter à sa place.

— Mon brave, je n'ai pas le cœur à la plaisanterie. La maladie de cet artiste est très grave ; il veut résilier. Ma saison est compromise. Je flaire un désastre !

— Je parle très sérieusement, insiste le musicien. Je possède une voix de basse. Je joue depuis quinze ans dans les orchestres : c'est vous dire que je connais le répertoire. Je réponds de moi.

— Vous chanteriez le rôle de Méphistophélès ?

— Certainement ! Deux répétitions suffiront. Procurez-moi les costumes ; je me charge du reste.

— Vous me sauvez la vie, exclama le directeur. Je cours faire le nécessaire. A demain !

— A demain ! Je vais repasser mon rôle.

Le lendemain matin on fait un *raccord* ; la clarinette s'en tire à merveille.

Le soir on répète à l'orchestre ; la clarinette va de mieux en mieux.

Le directeur enchanté fait afficher *Faust*.

La clarinette débute et produit un *effet bœuf*.

Il est immédiatement engagé en remplacement de la basse malade, lequel se trouve précisément être un bon clarinettiste et consent à combler la lacune de l'orchestre.

C'est à l'issue de cet heureux chassé-croisé que le directeur avait lancé la dépêche que l'on connaît.

Tels furent les débuts de la basse Narcisse ; mais il s'est énormément perfectionné depuis. Sa voix a pris du corps, son registre est plus homogène, les notes nasillardes et gutturales ont disparu, la diction est plus châtiée, la respiration plus régulière, le jeu plus correct ; bref Narcisse fait les beaux jours de la province.

Mais si son talent a progressé, il n'en est pas de même de son caractère.

Le jour où pour la première fois l'ex-musicien se vit en costume dans une vaste glace éclairée par quatre becs de gaz, une révolution soudaine se fit en lui. Il

je vais vous mettre sur la voie : Demande-t-il quelque fois de quoi écrire ?

— Jamais !

— C'est assez cocasse; cependant, il a, plus je l'examine, une certaine inflexion dans l'œil gauche qui indique bien une nature à former des plans, quels qu'ils soient, peu m'importe; je veux dire qu'il doit prendre des notes à tout bout de champs : Voyons, Henri, parlez franchement; je ne vous en voudrai nullement de ce que vous me répondrez.

— Ça m'est égal.

— Allons, vous êtes discret; peut-être vous entendez-vous ensemble dans quelque opération louche; je dirai même plus....

— Ah !

— Voyons, vous ne voulez rien me dire. Depuis six mois que vous êtes dans ce café vous ne pouvez me donner le moindre renseignement. Mais avouez donc que cet homme a des idées sinistres et médite à coup sûr un forfait.

— Je ne saurais répondre.

— J'en étais sûr !... Décidément, mon pauvre Henri, nous ne saurons jamais nous comprendre. Tenez : Payez-vous.

Henri rend la monnaie. Le client empoche sans laisser de pourboire et s'éloigne.

— Ouf !... Ah ça !... ce rasoir me croit-il de la police ?... Je suis ici pour servir la clientèle; s'il fallait que je m'occupe de chacun d'eux, ce ne serait plus une brasserie, mais plutôt une véritable agence de renseignements.

Bravo, Henri !...

E. BELLOT.



FABLETTE

LA FIN D'UNE VIEILLE FILLE

J'ai tout perdu : jeunesse ! illusions ! bonheur !
Mais, dit en s'éteignant la vieille demoiselle,
J'ai gardé ma vertu... je vais mourir pucelle !

MORALITÉ :

« Tout est perdu, fors l'honneur ! »

CH. DESMARETS.

Réclamation d'un Limonadier Patriote

Mon cher Directeur,

Je me suis réveillé ce matin avant les fleurs de mon jardin. Leur corolle était encore à moitié fermée quand il m'est apparu un brave limonadier tenant le *Bon Bock* à la main. Il me dit :

Je viens près de vous, Monsieur Chatelain, afin que vous m'indiquiez le moyen de satisfaire l'honorable M. Bellot. Il veut que tous les débitants aient de la bière française en cruchons afin de satisfaire à la demande des consommateurs. Mais, puisqu'il n'y a pas de demande, ce serait nous obliger à boire nous-même cette bière patriotique, pour ne pas la laisser perdre. Moi, je crois qu'il faut d'abord combattre toutes les estafettes allemandes qui viennent calomnier la bière française. Un journal de Paris n'a pas craint d'insérer la profession de foi d'un prussien nommé Paul Muller. Ce prussien répète ce qu'un autre prussien nommé P. Muller publiait en 1862 : Qu'il n'y avait véritablement de bonnes bières qu'en Allemagne et que la bière de Bavière sera toujours préférée à la bière française.

Ce second P. Muller n'est certainement pas celui de 1862 puisqu'il a rendu son âme à Bismarck, mais il est de ceux qui perpétuent à plaisir tous les moyens de dégoûter les parisiens de boire de la bière française, puisqu'il écrit dans le *Moniteur Vinicole* : « Il n'y a véritablement de bonne bière que celle de « Strasbourg et de Munich. La bière française est un produit « infect fabriqué avec du sirop de fécule, du quassia amara et du « buis. Les brasseurs français ne doivent s'en prendre qu'à eux « si nous préférons la bière étrangère saine à leur bière nation- « nale malsaine. » Et c'est un journal français qui a osé publier ces mots ; et ce journal français est l'écho de la conviction de tous les parisiens. Tant que cette idée ne sera pas sortie du cerveau malade du public, il n'y aura pas moyen de vendre un seul verre de bière française.

— Mon cher Monsieur, tous les parisiens qui dédaignent les bières françaises, sont des insensés, des jobards, qui portent leurs pièces de cent sous au roi de Prusse, au lieu de les conserver pour la République. C'est désolant. Tous les parisiens, depuis le plus petit jusqu'au plus grand sont infatués des bières étrangères. C'est une folie générale et l'on ne peut raisonner avec la folie.

Depuis 1862, j'ai combattu cette folie dans toutes mes expositions de bières, mais j'avais contre moi la majorité des jurys, de sorte que depuis 1862, aucune récompense élevée n'avait été accordée aux bières françaises.

En 1883, je suis parvenu à entraîner le jury à déguster les bières en déjeunant. Je ne leur ai servi que de la bière française.

Alors la bière française a été appréciée à sa juste valeur. Toutes les hautes récompenses ont été accordées aux vaillants brasseurs français et les bières allemandes ont été laissées pour ce qu'elles sont. Le jury, composé de trente personnes, dont pas une n'aurait bu de bière française pour tout l'or du monde, ne pouvait plus le lendemain ingurgiter une seule chope de bière allemande, parce que si le laboratoire de l'Ecole Centrale de la brasserie est muni de tous les instruments et réactifs propres à analyser la bière, l'estomac est un chimiste bien plus capable que ceux de l'Ecole et même que ceux du laboratoire municipal. Il accepte avec avidité ce qui lui est bon, ce qui lui est sympathique, mais il rejette avec énergie, tout ce qui n'a pas été produit selon les lois de la nature. S'il supporte les bières allemandes c'est par suite d'une habitude forcée.

De la sorte, les trente membres du jury après avoir absorbé chacun quinze à vingt chopes de bières françaises qui leur ont fait digérer le repas pantagruélique que j'ai l'habitude de servir à mes invités, ne peuvent plus supporter les bières allemandes lourdes et indigestes.

Si on leur avait servi des bières allemandes, il leur aurait été impossible d'arriver jusqu'à la fin du menu et ils auraient tous étouffé en sortant de table.

L'estomac de mes trente convives en reconnaissance de la bière française, ne veut plus supporter la bière allemande.

Le conseil que je vous donne, cher Monsieur, est de réunir tous vos clients, de leur payer à déjeuner, de leur servir de la bière française et pas un seul ne voudra plus en boire d'autres. Vous aurez fait le sacrifice d'une gracieuseté, mais vous serez obligé de subir une autre perte et vous serez obligé de jeter à la rivière votre stock de bière allemande qui ne se conserve pas. Personne n'en voudra plus boire.

— Je comprends, Monsieur Chatelain, que le moyen que vous me donnez est infailible pour faire prendre la bière française, mais, malgré mon patriotisme bien connu, vous avouerez avec moi que tous les brasseurs de France ne fabriquent pas cette bonne bière que vous avez fournie à vos convives.

— Cela est vrai, cher Monsieur, malgré tous mes efforts, depuis trente ans pour instruire les brasseurs, mes confrères, il y en a encore beaucoup qui sont empêtrés de la routine. Et ce ne sont pas ceux qui se croient les moins capables. A les entendre, ils fabriquent la meilleure bière du monde et il ne veulent écouter aucun conseil.

Le Jury de 1884 a pensé qu'on pouvait apporter dans un concours des bières qui n'étaient pas de la fabrication du concurrent, et puis un brasseur routinier peut avoir réussi un brassin par hasard et envoyer cette bière réussie par cet heureux hasard au concours.

Pour éviter des erreurs d'appréciation, chaque bière adressée au concours avec les lettres du brasseur a été soumise à l'appréciation du conseil des Etudes de l'Ecole.

Il n'a pas été difficile à ce conseil de reconnaître les brasseurs véritablement instruits et de demander pour eux le diplôme de maître ès-art en brasserie, afin que confiance soit acquise à leurs produits, lesquels ne sont pas fabriqués par routine mais bien selon les principes de l'art et de l'hygiène.

— Je comprends, Monsieur Chatelain, puisque vous garantissez les produits de ces brasseurs, qu'on puisse hardiment les employer, afin de guérir les parisiens de leur folle préférence pour les bières étrangères, mais enfin, *qui veut la fin veut les moyens*. Pour demander des bières parfaites, il faut connaître des brasseurs parfaits. A-t-on publié les noms de ces brasseurs savants ?

— Certainement. Le *Journal des Brasseurs* les a publiés, mais comme vous n'êtes pas abonné à ce journal qui ne serait pas amusant pour les habitués de votre débit, je vais vous donner le nom des plus récents lauréats :

M. Chavigné, à Bort (Corrèze), maître ès-art en Brasserie, qui a obtenu la grande médaille d'or.

M. Potvin, à Jeumont (Nord), maître ès-art en brasserie, qui a obtenu la médaille d'or.

M. Colas, directeur de la brasserie de la Correrie, par Vervins (Aisne), maître ès-art en brasserie, qui a obtenu le diplôme d'honneur.

M. Schmidt, à Belfort, maître ès-art en brasserie, qui a obtenu la grande médaille d'or.

M. Lezaire, à Bruille-lès-Saint-Amand (Nord), maître ès-art en brasserie, qui a obtenu la médaille d'or.

M. Muylle, à Bapaume (Pas-de-Calais), maître ès-art en brasserie, qui a obtenu la médaille d'or.

M. Karcher, à Bar-le-Duc, maître ès-art en brasserie, qui a obtenu le diplôme d'honneur.

M. Theis, à Rouen, maître ès-art en brasserie, qui a obtenu la médaille d'or.

M. Jeanson, à Longwy, maître ès-art en brasserie, qui a obtenu le diplôme d'honneur.

M. Perrin, à Saint-Maixent (Deux-Sèvres), maître ès-art en brasserie, qui a obtenu le diplôme d'honneur.

M. Dupont, à Saint-Maurice (Lille), maître ès-art en brasserie, qui a obtenu le diplôme d'honneur.

Madame veuve Van den Broeck, à Saint-Omer, maîtresse ès-art en brasserie, qui a obtenu le grand diplôme d'honneur.

M. Martin, à Toulouse, maître ès-art en brasserie, a obtenu le diplôme d'honneur.

resta comme ébloui par cette élégante individualité qui venait de se révéler à lui. Il rompit séance tenante avec l'ancien Narcisse; et charmé, ravi, fasciné, il se reput avidement de sa propre contemplation.

Désormais cet homme qui s'était ignoré pendant si longtemps, conçut un véritable *béguin* pour sa personne.

Il s'oubliait pendant des heures entières devant son miroir, promenant avec volupté ses longs doigts effilés dans les longues boucles de ses noirs cheveux, se caressant du regard avec mignardise et s'interpellant de sa plus douce voix :

— « Il faut convenir, cher Narcisse, que dame nature fut prodigue à votre égard. (Dans son adulation personnelle, Narcisse ne voulait même pas se touter.) Physique idéal ! voix admirable ! talent transcendant ! perfection vocale ! suprême élégance ; tout enfin ! Tout y est, quoi !... Tant de mérite et de qualités ne sauraient plus longtemps se morfondre en province en compagnie d'infimes cabotins indignes de vous donner la réplique. L'exquise suavité de votre goût artistique se pervertirait à ce contact impur. La capitale, voilà votre élément ! Paris, voilà votre véritable terrain !... »

Ce qui devait arriver arriva. Narcisse fit une profonde impression sur le sexe faible.

Mille cœurs palpiterent à son intention, mille ado-

rables créatures brûlèrent pour lui; mais ce fut en vain ! Le cœur de notre basse ne s'appartenait plus; depuis longtemps déjà, Narcisse y régnait en despote absolu.

Une femme pourtant, une seule, sut fléchir Narcisse.

Isaure était son nom; son état, écuyère. Amour fut son excuse !

Cette inflammable fille de l'air avait un profond penchant pour les basses-tailles et les tailles hautes; quoique nabote, elle s'était violemment éprise des cinq pieds six pouces de Narcisse.

L'amour rapproche les distances !

Habituée depuis l'enfance à sauter par-dessus les barrières, à franchir les obstacles, toujours à cheval — excepté sur les principes — Isaure n'hésita pas à donner un fort croc-en-jambe aux scrupules. Elle vint elle-même demander Narcisse en mariage.

— Tu veux devenir ma compagne, présomptueuse écuyère ? dit celui-ci.

— C'est mon vœu le plus cher, ô Narcisse !

— Une vile baladine aspirer à la couche de Brogni, de Bertram, de Méphisto, de Marcel ?

— Isaure est téméraire, mais Narcisse est si beau ! — Sais-tu bien que je descends jusqu'au contre-mi bémol !

— Mon amour est encore plus profond que ta voix !

— Ne me rase pas avec ton amour !... Oui ou non, sais-tu faire le pot-au-feu ?

— J'y excelle, mon petit chat !

— Connais-tu l'art de confectionner des tisanes et de poser des rigollots ?

— Ma mère qui fut garde-malade m'a transmis toutes ces traditions !

— Cet aveu me détermine. Infime sauteuse, je condescends à te prendre pour esclave !

— Ce servage, c'est le ciel, ô basse noble !

Le pacte fut conclu, l'hymen fut célébré; et voilà comment Isaure devint madame Narcisse.

Tenez ! regardez dans cette coulisse, tout près du pompier qui offre une prise à ce choriste qui se mouche avec la dentelle de son pourpoint; voyez-vous cette dame plus large que haute qui paraît friser la cinquantaine ? C'est elle ! c'est Isaure !

Telle que vous la voyez, cette pelotte de graisse a fait jadis les délices de Franconi. Elle était alors frêle, svelte et légère ! Nul ne la dégottait pour traverser le papier d'un cerceau; aucune ne lui damait le pion dans le travail de la haute collige !

(A suivre.)

J.-B. LAGLAIZE.

M. Sauvage, à Lens (Pas-de-Calais), maître ès-art en brasserie, qui a obtenu le grand diplôme d'honneur.

M. Vatin, à Saint-Quentin, maître ès-art en brasserie, qui a obtenu la médaille d'or.

Que tous les limonadiers se mettent à l'œuvre, qu'ils aient à déjeuner à leurs clients et qu'ils leur servent de la bonne bière française. Je ne dis pas de le faire uniquement par patriotisme, mais j'affirme que s'ils le font, ce sera dans leur intérêt, parce que s'il est impossible de faire des excès de bières allemandes sans être malade, sans être attaqué d'insomnie, sans avoir l'estomac torturé, on peut, au contraire, boire trente à trente-cinq chopes de bières françaises dans une séance sans inconvénient. On ne s'en porte que mieux. On dort d'un sommeil réparateur et le lendemain on vaut le double de la veille.



Ainsi vous voyez, cher Monsieur, qu'en suivant mon conseil vous vendrez plus de bières. Donc, vous aurez plus de profit, avec la consolation ineffable d'avoir rendu la santé à vos clients et la beauté à nos gracieuses Parisiennes.

CHATELAIN

Président de la partie technique au grand Congrès universel des Brasseurs, institué sous les auspices du Gouvernement, au palais du Trocadéro.

BALIVERNES

Lundi dernier, deux bohèmes stationnaient sur le boulevard Saint-Germain pour voir passer le convoi de Victor Hugo.

— Tiens, dit l'un, regarde ce groupe de vieillards qui suit avec peine... on dirait des *phoques*.

— Quoi d'étonnant ! c'est par reconnaissance, répond l'autre. Victor Hugo n'a-t-il pas fait les *Travailleurs de la mer* ?

Deux ruraux expédiés à Paris pour assister aux obsèques de Victor Hugo, causent à haute voix sur le boulevard, après la cérémonie funèbre.

— Quelles splendides funérailles, dit l'un, c'était merveilleux.

— Parfaitement, réplique l'autre, seulement ce qui m'a épaté, c'est de voir des militaires à un enterrement civil.

Bébé n'a pas été sage, aussi son père l'a-t-il mis en pénitence. Il verse d'abondantes larmes et implore son pardon.

Alors, embrasse-moi comme tu m'aimes, lui dit son père.

— Oh ! non papa.

— Pourquoi donc ?

— Je le ferais mal !...

Entendu au skating du High-Life :

Les patineurs sont gens insupportables
Même aux beautés qui sont très patinables.

— Comment ! dit une mère à sa fille, voilà à peine trois mois que tu es mariée et tu as déjà un enfant ! En voilà une couche précoce !!!

— Pas du tout, répondit la fille, l'enfant n'est pas venu trop tôt, mais c'est le mariage qui a été fait trop tard !

On demandait à la vicomtesse de X... pourquoi elle embrassait tous les hommes de sa connaissance.

— C'est parce que, dit-elle, les amis du jour sont comme les anguilles : il faut les enlacer pour les retenir.

Extrait d'un rapport de gendarmerie qu'on nous met sous les yeux.

Nous, gendarmes du canton de...

Nous sommes transportés, sur la réquisition du procureur de la République, dans la commune de...

Nous avons rencontré vers midi moins le quart des jeunes gens du pays qui ont fait un tapage tel que nous n'avons pas hésité à le qualifier de nocturne.

Une dame du demi-monde, mère de trois enfants, se plaint depuis longtemps des incartades de son mari. A bout de patience, elle va trouver un avocat et le charge de demander au

tribunal une séparation de corps. L'avocat insiste auprès de sa cliente pour lui faire changer d'avis. Il parle de sa famille, de l'avenir de ses enfants et cœtera...

— Assez, répond l'infortunée mère ; vous parlez de mes enfants, mais mon mari est si coureur que je ne sais pas même s'ils sont de lui !

EDMOND D'AYSSÈNES.



LE ROQUEFORT

C'est au Palais-Royal que la scène se passe ; Dans un des restaurants dont je tairai le nom.

Un vieux monsieur à table, au dessert se prélassait, Tout seul, en tête à tête, avec un vieux corton.

Désirant déguster en gourmet sa bouteille, Il fait signe au garçon et, tout bas, à l'oreille :

Du roquefort très fait ! dit-il ; mais là, du bon !

— En voici justement, comme il sent !... c'est merveille.

— Ça !... dit le vieux monsieur, regardant de travers,

Non, il ne me dit rien : garçon, votre fromage.

— Comment ! il ne dit rien à monsieur ? c'est dommage.

Peut-être Monsieur veut qu'il lui fasse des vers.

A. VACHER (du Caveau).

ARTS, THÉÂTRES & CONCERTS

Avant-hier soir, au Théâtre-Lyrique-Dramatique (ex-théâtre des Nations), première représentation (à ce théâtre), de *Rocambole*.

Madame Grisier-Montbazou ayant eu le malheur de perdre son grand-père, mercredi, la représentation de *la Mascotte* aux Menus-Plaisirs n'a pas eu lieu ce jour-là.

On annonce pour le 28 courant un grand concert au Trocadéro, au bénéfice de M. Henri Covin, organiste et pianiste très distingué, avec le concours d'artistes d'élite.

M. Anatole de La Forge a pétitionné auprès du Conseil municipal pour que le nom de Victor Massé fût donné à une rue de Paris.

La troisième commission, à laquelle cette pétition a, suivant l'usage, été renvoyée, se montre favorable à la demande du député de la Seine.

Samedi 6 juin, à huit heures, salle du Grand-Concert de Lyon, aura lieu une grande fête populaire au profit d'une œuvre de bienfaisance, sous le patronage de MM. Bourneville, député de Paris; Boué, Deschamps, Collin, conseillers municipaux; avec le concours d'artistes distingués des théâtres et concerts de Paris.

BON-BOCK.

BON BOCK FINANCE

Paris, 4 juin 1885.

Mon Cher Directeur,

Le mouvement de hausse que je vous signalais la semaine dernière s'est développé, depuis, dans des conditions formidables. Ce n'est plus de... la hausse, c'est de la rage ! En quatre séances au plus, les meneurs du marché ont fait franchir près de deux francs à nos deux trois pour cent et plus de un franc au quatre et demi. Moi, je trouve que c'est aller trop vite en besogne ; on a voulu avaler le morceau d'un seul coup, on a mis les bouchées doubles, gare les indigestions !...

Après ça, vous me direz que nos malheureux financiers n'ont pas gagné grand chose cet hiver — les émissions ayant si mal marché — qu'il faut bien qu'ils s'accordent une petite compensation ; que le moment de la villégiature approche. Ce mot rime à peu près avec poche... qui n'était plus sans doute très garnie, etc., etc. Moi, je vous dis que tous ces gens-là me font l'effet de ces gamins qui, au lieu d'attendre que les pommes soient mûres, grimpent sur l'arbre, arrachent les feuilles, cassent les branches et... attrapent la colique ! C'est la grâce que je ne vous souhaite pas, mon cher Directeur.

SEQUIN.

ORGES ET HOUBLONS

ORGES. — Paris, 30 mai. — Les transactions sont nulles ; le retour de la chaleur va amener l'arrêt de la fabrication des malts ; les acheteurs sont peu nombreux et la tendance est plus faible.

On cote par 100 kil. en gare d'arrivée à Paris :

Orge du Gatinais.....	20.00 à 00.00
— de Beauce.....	19.50 à 20.00
— de Champagne.....	20.00 à 21.00
— de l'Ouest.....	19.50 à 19.25
— de Bourgogne.....	19.50 à 20.00
— d'Auvergne.....	20.50 à 22.00

ESCOURGEONS. — Le chômage de la navigation qui va commencer ces jours-ci va suspendre les transactions. La récolte serait très faible, surtout en Beauce. Les beaux escourgeons de Beauce, blanc, valent de 20 à 20 fr. 25 ; les jaunes de 19 fr. 25 à 19 fr. 50. Le tout par 100 kil. nets, en gare d'Ivry ou sur bateau à Bercy.

MALTS. — Les prix sont sans changements et les affaires toujours calmes ; le temps froid a ralenti la demande de la bière et a permis à la brasserie de germer plus longtemps que d'ordinaire.

Nous cotons par 100 kil. en gare d'arrivée à Paris :

Malts d'escourgeons de Beauce.....	29.50 à 00.00
— d'orge de Beauce.....	30.50 à 31.50
— — de Champagne.....	31.00 à 31.50
— — d'Auvergne.....	32.00 à 32.50
— — de Vendée.....	30.00 à 30.50

HOUBLONS. — Aujourd'hui la température paraît s'améliorer ; si la chaleur continue les nouvelles seront plus favorables.

En Bourgogne il n'y a aucun changement dans les prix ; les cours sont nominaux de 50 à 60 fr. les 50 kil.

ERRATUM

Dans le sonnet *Victor Hugo*, troisième vers, il faut lire *Trombe* et non *Tombe* ; et le dernier vers c'est *Au lointain* et non *Au loin*.

A VENDRE

1^{re} Collection complète de l'*Illustration*, depuis la fondation — 1843 — jusqu'au 1^{er} janvier 1885. Le tout relié, à raison de **deux volumes** par année.

2^e Collection complète du *Tour du Monde*, depuis la fondation jusqu'au 1^{er} janvier 1885.

Le tout relié, à raison de **deux volumes** par année.

S'adresser à l'Administration du Bon Bock, 22, rue St-Augustin.

Grande médaille d'or, prix d'honneur et diplôme de capacité pour services rendus à la Brasserie française, **Camille Nardon**, enseignement professionnel spécial à l'industrie de la Bière démontré dans les Brasseries. — Hydrateur-malaxeur Nardon, succès garanti. — *A la Roche-sur-Yon (Vendée.)*

MAISON JOUANNE

FAVRE SUCCESEUR

A LA RENOMMÉE DES TRIPES A LA MODE DE CAEN

Spécialité de Cidre de Normandie

BOITES DE CONSERVES DE TRIPES SUPÉRIEURES
Expédition dans Paris et la Province

48, Rue Montorgueil, 48

DU 1^{er} MAI AU 30 SEPTEMBRE

VOYAGES DE PARIS A SAINT-GERMAIN

Par le Bateau à vapeur-Café-Restaurant

LE TOURISTE

DÉPART DU PONT-ROYAL

(Quai d'Orsay, rive gauche)

Tous les jours, à 10 heures 1/2 du matin

PRIX DES PLACES

Billet simple..... 3 fr. » de St-Denis à St-Germain 2 fr. »
Aller et retour..... 4 50 de St-Germain à Paris.. 2 »

Les Enfants de 5 à 10 ans payent demi-place.

Déjeuners à la carte et à prix-fixe à 4 fr. et à 6 fr.
Diners à la carte et à prix-fixe de 5 à 7 fr.

FRANCIS GARDENAT

SON ÉLIXIR DENTIFRICE

112, Rue Richelieu, PARIS

LEFAUCHEUX

Armes

HENRI RIÉGER SUCCESEUR

37, Rue Vivienne, 37

GHATRIOT

Comestibles, Fruits

VINS ET LIQUEURS ASSORTIES

97, Rue Saint-Lazare, 97

Le Directeur-Gérant : EMILE BELLOT.

Paris. — Imprimerie L. NOYER, 39, rue Saint-Augustin.